

Sur Claude Guénard :

Donc, la boxe. La boxe ? Oui, la boxe, c'est-à-dire cet art de donner et de recevoir. Et à ses paupières gonflées, son nez un peu cabossé, on comprend que Claude Guénard a beaucoup reçu. On n'a pas le temps de s'en inquiéter qu'observant à la dérobée ses mains larges, massives, posées sur le volant, ou plutôt l'empoignant comme s'il se promettait d'en faire un huit, alors que nous roulons vers son atelier, on devine avec soulagement qu'il dut également beaucoup donner. Mais maintenant nous sommes prévenus. La boxe, donc, car c'est ainsi qu'il peint, avec la même fougue, le même générosité de tout le corps, la même capacité à souffrir, à encaisser, le même temps compté. Du coup, on ne s'étonne plus que devant ses toiles on se surprenne à faire une torsion du buste, une esquive, un petit pas de côté. Car nous assistons bien à un combat. L'affrontement est violent, les couleurs giclent comme le sang d'une arcade sourcilière ouverte, coagulent plus qu'elles ne sèchent, boursouflent, prennent corps, le geste ne s'autorise aucun repentir, il passe en force, cherche la faille, l'ouverture, de sorte que les figures en ressortent sonnées, déformées, mutilées, et comme au bord d'un ring, comme au bord de l'insoutenable, parfois vous fermez les yeux, ce qui n'arrête pas plus la peinture que le combat, mais à peine le temps de marquer une pause de ténèbres entre deux rounds où vous en voyez de toutes les couleurs, et vous avez manqué une séquence, par exemple ces peluches qu'il écrase sur la toile - au tapis pour le compte. Retournant dans son coin Guénard peut s'accorder de souffler. Ses yeux sortent du périmètre des combats et se posent sur un Vélasquez qu'il revisite après Manet, sur un paysage, un port, une rivière. Assagi ? Rangé des voitures ? Allons, souvenez-vous de Monzon, Tonna et compagnie. Comment imaginer que cette eau-là qui charrie autant de peinture puisse jamais dormir?

Jean Rouaud